

L'école française n'est pas si « anxieuse »

Les adolescents sont majoritairement satisfaits de leur vie, selon un rapport de l'OCDE

Est-ce si l'anxiété, la pression scolaire étaient des maux moins répandus à l'école qu'il n'y paraît ? Et si les élèves français en faisaient un récit un peu moins aigu qu'on ne le dit ? Du rapport sur le « bien-être des élèves » rendu public par l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), mercredi 19 avril, ressort un tableau en demi-teinte de notre système éducatif.

D'une enquête du Programme international pour le suivi des acquis des élèves à 15 ans (PISA) à l'autre, l'école française se caractérise pourtant par sa propension à trier les élèves, à exacerber les inégalités. C'est, précisément, de la dernière mouture de PISA que la matière première de ce rapport est tirée.

« Biais culturels et subjectifs »

Lors de la passation des tests, en 2015, les adolescents ont été questionnés sur leurs relations avec leurs camarades, leurs enseignants ; la qualité des échanges en famille ; ce qu'ils font – ou ne font pas – de leur temps. Et, nouveauté, incités à « noter leur vie » sur une échelle de 0 à 10.

Le bien-être, résumé à une série de statistiques ? L'OCDE assume la logique. « Les élèves français de 15 ans ont un niveau de satisfaction de vie de 7,6, légèrement au-dessus de la moyenne des pays de l'OCDE qui se situe à 7,3 », observe Francesco Avvisati, analyste. Une estimation sur laquelle pèsent des « biais culturels et subjectifs,

reconnaît-il. *Leur niveau d'anxiété relative aux études est moindre ; 29 % des jeunes Français sont très tendus lorsqu'ils étudient, comparés à une moyenne au sein de l'OCDE qui atteint 37 %.*

Peut-on se satisfaire de ce tiers d'élèves qui potassent les cours la boule au ventre ? Ou des 47 % d'entre eux disant se sentir anxieux, même bien préparés pour un test ? C'est toujours moins que le niveau record d'inquiétude mis en lumière en 2012, lors de la précédente enquête PISA relative aux mathématiques – discipline qui conditionne, en France plus qu'ailleurs, sélection et orientation : 73 % des adolescents français disaient alors s'inquiéter à l'idée d'avoir de mauvaises notes dans cette matière (59 % dans l'OCDE), et plus d'un sur deux assurait devenir « très tendu » à la perspective d'avoir à faire un devoir de maths (contre 33 %).

À l'époque, plus d'un observateur du monde scolaire avait mis en avant le lien entre l'anxiété ressentie et le niveau – très moyen – des performances en maths. Plus d'un politique également, à l'image de l'ancien ministre de l'éducation Vincent Peillon. A la veille de sa première rentrée scolaire, en septembre 2012, il s'était autorisé à forcer le trait sur i-Télé : « Vous savez, les élèves de France, à part les petits japonais, sont les plus malheureux au monde. »

Promulguée en 2013, la loi de « refondation » a fixé l'objectif d'une école « bienveillante » et

« exigeante » – sans opposer ces deux principes, quoi qu'en pense toute une frange de la société (politiques, intellectuels, enseignants...) pour qu'il « nivellement par le bas » n'est pas qu'un mauvais procès fait à la gauche.

« Très mal » sans Internet

Un quinquennat plus tard, ce rapport de l'OCDE sur une thématique « grand public » questionne nos grilles d'analyse habituelles, en plaidant pour la nuance. Il questionne aussi, disent des enseignants, notre propension à « tout vouloir réduire à des statistiques ».

« À regarder l'horizon international », on ne peut déduire « de liens de cause à effet très forts » entre bien-être et performances, explique M. Avvisati : « Certains pays peuvent afficher de très bons résultats sans ériger le bien-être à l'école en priorité – à l'image des économies asiatiques. D'autres parviennent à combiner une performance scolaire supérieure à la moyenne et un niveau d'anxiété très faible – la Suisse, la Finlande, les Pays-Bas... »

Et en France ? Des chiffres donnent l'alarme : seuls 41 % des adolescents disent se sentir comme chez eux dans leur établissement. Partout le sentiment d'appartenance a reculé en dix ans, mais c'est en France qu'il atteint son niveau le plus bas. En matière de harcèlement, le ressenti des élèves est « dans la moyenne » : 18 % déclarent en être victimes « au moins plusieurs fois par mois ».

D'autres données se veulent rassurantes : le sentiment d'être soutenu par ses parents atteint 95 % en France (94 % en moyenne au sein de l'OCDE). L'utilisation d'Internet – à hauteur de 127 minutes pendant une journée type, 191 minutes le week-end – est en deçà de la moyenne (respectivement 146 minutes et 184 minutes). Pourtant, privés d'Internet, huit jeunes Français sur dix disent se sentir « très mal », quand c'est le cas d'un sur deux, en moyenne, ailleurs.

Reste une question : quels sont les facteurs dont on peut dire qu'ils ont le plus d'incidence sur le bien-être ? L'enjeu de l'évaluation ou de la notation n'apparaît pas comme premier, selon les dires des élèves. La perception de la justice – ou de l'injustice – scolaire, du soutien et de l'impartialité des enseignants semble prépondérante, répond l'OCDE.

Autant que l'accompagnement des parents. « Une activité aussi simple que prendre un repas ensemble, au moins une fois par semaine, est associée à une augmentation d'au moins douze points du score en sciences, en moyenne, après contrôle du statut socio-économique des élèves », peut-on d'ailleurs lire dans le rapport.

Bon sens, diront certains. Illustration de la responsabilité partagée, entre enseignants et parents, quant au devenir et à la motivation des jeunes générations. ■

MATTEA BATTAGLIA